

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

L'instant-fanal

Jacques Brault

Volume 27, numéro 2 (158), avril 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31262ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brault, J. (1985). L'instant-fanal. *Liberté*, 27(2), 109–113.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1985

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Ô SAISONS, Ô CHÂTEAUX

JACQUES BRAULT

L'INSTANT-FANAL

Vous m'avez, très chers, beaucoup chagriné lors de notre dernière rencontre. D'autant plus que vous aviez raison. Je n'ai pas l'esprit de corps. Je ne l'ai jamais eu. Ça doit être de naissance. Le nombre et la promiscuité ne me conviennent guère. Ce qui explique mon horreur des foules. Celles-ci, je me dois à la vérité d'en faire état, ne m'ont pas ménagé les avanies. Ma timidité de lièvre me conseille toujours de me réfugier sous terre. Mais au pays des ombres le soleil me manque; et je ne peux résister à l'appel de l'espace.

Voilà quelques étés je m'en fus parcourir les canadiennes Rocheuses. Je ne désirais pas photographier un ours grizzly, je voulais, sur la foi des affiches publicitaires, voir le fameux lac Louise. On m'avait prévenu: pour contempler à loisir cet écrin sans bijou, mieux vaut se lever de bonne heure, au petit matin de préférence. Naïf et sentimental, je me figurais que le conseil promettait une fête des sens: du brouillard émergerait peu à peu la joue lisse de l'eau endormie et un soleil échappé d'une carte postale réveillerait d'un coup la poésie du lieu et votre humble serviteur. C'est moi qui fus servi, et comment! J'arrivai sur la pointe des pieds, pour ne pas déranger le paysage (et les ours). Le bleu de la nuit commençait à se lessiver. Encore une pente à gravir et je verrais. Une foule monstrueuse, sur plusieurs rangs, armée de jumelles et d'appareils photo, encerclait l'endroit où

je supposai qu'il y avait un lac. On entendait des cris, des rires, des pleurs d'enfants, ça sentait la sueur, la bière et la graisse rance, bref, c'était la cohue comme avant une supervente de grand magasin à rayons. Mon agoraphobie devint galopante. Je cours encore. Que ne suis-je demeuré, me disais-je, à l'abri de ma petite maison où j'aime être, où j'aime?

Sur ce territoire réservé qui délimite ma patrie quotidienne, je me dépouille de tout vêtement social, je me permets de redevenir sans crainte un animal personnel et amical. J'habite une espérance désespérée qui n'a pas besoin de se dire, encore moins de se justifier. *Demeure*, c'est un beau mot et bon mot et qui rime à tout, sur l'heure. En lisant Leroi-Gourhan, j'ai relevé une réflexion qui m'a rendu pensif: «La tente du nomade, par la constance de sa disposition intérieure d'un espace recréé à chaque étape de la même manière, ne constitue-t-elle pas la forme idéale de la demeure?» Bien sûr, la maison mobile, ce n'est pas si bête. Que l'espace sédentaire se déplace, et l'on résout une antinomie. Mais l'essentiel d'une demeure n'est pas là. Peu importe l'extérieur (le «look», comme écrivent les nouveaux philosophes), peu importe l'aménagement intérieur. Ce qui compte tient à la qualité d'une présence partagée ou partageable. Très chers, vous qui venez si rarement chez moi, méditez donc, cœurs de pierre, cette confiance de La Bruyère: «Etre avec les gens qu'on aime, cela suffit; rêver, leur parler, ne leur parler point, penser à eux, penser à des choses plus indifférentes mais auprès d'eux, tout est égal».

Mon espace vital n'est ni grand ni beau, mais la folle du logis s'y promène en toute intimité. Il paraît que la nostalgie d'un habitat n'appartient pas au féminin. Les psychanalystes à tant de la séance nous suggèrent que toute demeure est désirée comme nid, enveloppe, liquide amniotique. Je n'y avais pas songé. Je croyais que chacun se cherchait un ermitage intérieur, une peau où être bien, un drap où dormir et mourir proprement, un enclos pour rendre plus facile la difficulté de vivre. Je me trompais. Je prônais sans

m'en douter la régression (orale ou anale, foetale ou fatale, c'est le même prix). De la maison natale j'ignore tout. Mes parents cultivèrent la pauvreté comme d'autres les relations d'affaires et j'existais tant bien que mal dans des encoignures inoccupées. Mon enfance et ma première jeunesse n'ont rien connu de cette séquence freudienne: le nouveau-né, expulsé de chez lui, emprunte le corps maternel symbolisé par le berceau, par le lit, par la chambre, par la maison. De corps, je n'ai eu qu'un moi délabré, perdu dans un coin qui à lui seul devait être le monde. N'étant recueilli de personne, je dus me recueillir tout seul. Mon école véritable fut buissonnière. Plus tard, j'allais passer quelques jours à l'abbaye de Saint-Benoît-du-Lac. Je me promenais dans le verger où le silence me remettait au monde. L'année dernière je suis retourné à l'abbaye en visiteur. Quelle ne fut pas ma stupéfaction de découvrir qu'il y avait foule. Ce n'était pourtant pas jour férié. Là où j'avais vécu comme sous une couverture de quiétude, où chaque branche et chaque fruit gardait sa singularité, ne subsistait plus qu'une espèce de parc d'hôtel où sévissait une convivialité qui m'enverrait me noyer dans l'eau bénite. Par Belzébuth! je ne demandai pas mon reste et me sauvai dans ma coquille.

N'aurai-je donc jamais demeure ouverte en ce monde? Dans la soirée, pour engourdir ma peine, je relus le poème de Queneau, intitulé *le Havre de grâce*. Le connaissez-vous, très chers? Je vous l'offre malgré sa longueur et parce qu'il donne à entendre une voix qui cache sous sa gouaille une tendre détresse:

*Il ne faut pas chercher espace et souvenir
 Dans la poussière énorme où dorment les maisons
 Il ne faut pas chercher le temps et la mémoire
 Dans la ferraille obscure où s'ébrèchent les toits
 Je n'aurais pas cherché le vin ni le plaisir
 Dans le vide indigo d'une fenêtre aveugle
 Je n'aurais pas cherché le moment et l'histoire
 Dans les rues abruties sous le poids des murailles*

*Les plans retraceront cette topographie
 Les archives créeront cette chronologie
 La mort s'affirme pure au creux des brèches sèches
 Le sable se répand sur les jardins majeurs
 Et l'école écroulée aspire mon enfance
 Squelettes d'épiciers squelettes de tailleurs
 Cadavre dispersé de la vieille libraire
 On a tué tous les murs on a tué la lumière
 Déjà des souvenirs commençaient à crever
 On a tué tous les murs bétail supplémentaire
 Je meurs par tout quartier La ville tout entière
 Saute dans le matin en petites poussières
 Dont l'une fut mon cœur dont l'autre fut ma main
 Et ma tête et mon pied et mes cahiers scolaires
 Et l'angoisse et le pain et les jeux et la nuit
 Un balai un balai pour toute la poussière
 Je suis si mort déjà que je puis rire aux larmes
 Et la mer lessivait ce qui veut bien blanchir*

Telle est la maison d'un poète: elle tient par son langage et l'habite le vent venu d'un pays utopique. L'errance est sans fin pour qui l'espace constitue le déploiement palpable du temps. La demeure où je me retire n'est-elle que mémoire et futurition? Diogène le Cynique sortait parfois de son tonneau pour se promener en plein jour, un fanal à la main, cherchant... qui, quoi donc au juste? Un peu plus de lumière, j'imagine, ou plutôt une autre lumière. Celle de l'instant, cet éclair que nous habitons comme notre demeure inconnue. Ce presque-quelque chose, en instance de surgissement, ce presque-rien, sur l'extrême rebord du néant, oui, voilà ma maison, mon chez-moi. Ma différence. Et la foule n'y entre pas, même si elle peut m'en distraire à l'occasion comme ce fut le cas un jour qu'à Paris j'allais rendre visite à un ami. Mon trajet devait me faire passer devant la gare Saint-Lazare. J'avais en chemin musardé à mon habitude, m'arrêtant devant une vitrine insolite, m'amusant de mille choses banales, moineaux qui se chamaillaient pour un croûton de pain, amoureux qui se bécotaient sur un banc, vieille concierge qui morigé-

nait son balai dans un nuage de poussière. Puis ce fut l'heure de sortie des bureaux. De la gare Saint-Lazare partent plusieurs trains de banlieue. Au moment où j'arrivais sur la place de la gare, un dragon de deux cent mille pattes me prit de flanc, m'incorpora à son organisme, m'entraîna de force jusque sur les quais d'où je faillis partir pour quelque sous-préfecture hantée de villas cossues et cocasses. J'avais beau me débattre et protester, la foule mouvante me digérait, m'annulait. Je dus aux bons soins d'un contrôleur de me faire expulser, avec force vociférations, d'un destin détraqué. Mon ami s'amusa ferme de me voir apparaître en tenue de clochard.

Ayant échappé à un mauvais tournant de l'existence, je me fis le serment de me transformer en fantôme. Plus de maison, sauf pour l'apparence; je résiderais à l'avenir dans la verticalité de l'instant et, pareil au fanal de Diogène, je ne serais qu'une étincelle qui s'éteint en s'allumant. Déjà-plus et pas-encore, je ne reposerais nulle part; comme un mirage de moi-même, je brillerais par mon absence. Lumière oubliée, lanterne magique, le temps de prononcer ces mots incantatoires et j'ai vieilli d'un instant. Le fanal où je me consume a pâli. Très chers, pardonnez-moi de n'être d'aucune confrérie. Aimez-moi de toute votre indulgence et comme je ne suis pas. Voyageur de l'instant, fanal sans feu, je n'ai de lieu qu'un bruit furtif «sur le sentier qui s'éloigne vers la mort», selon le murmure de mon ancêtre Kamo no Chômei.